

L. Cecchet, *Poverty in the Athenian Public Discourse. From the eve of the Peloponnesian War to the Rise of Macedonia*, *Historia*, Einzelschriften 239, Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2015. 283 p. ISBN 978-3-515-11160-7

L'ouvrage de Lucia Cecchet issu d'une thèse soutenue en 2008 en cotutelle (Heidelberg-Trente) arrive à point nommé, à un moment où les études sur la pauvreté dans l'Antiquité, et tout particulièrement en Grèce ancienne, connaissent un développement nouveau. La pauvreté en tant que telle a peu intéressé les chercheurs avant le début des années 2000 : jusqu'ici les historiens de l'Antiquité se sont surtout concentrés sur les statuts et les conflits sociaux, les oppositions entre riches et pauvres dans les sources littéraires, ou ont porté leur attention sur les élites. L'exposition de Trèves (« Armut in der Antike », 2011), deux publications françaises (le volume de la revue *Ktèma* en 2013, auquel Lucia Cecchet a participé et l'édition d'une journée d'étude toulousaine, et non lyonnaise !, en 2014) constituent les jalons de ce renouveau des études sur la pauvreté, souvent d'approche pluridisciplinaire. Ces analyses comme celles de Lucia Cecchet se heurtent à une difficulté majeure : les sciences sociales, et tout particulièrement la sociologie, ne permettent pas d'obtenir une définition univoque de la pauvreté. En effet, un seuil de pauvreté est particulièrement complexe à définir (quels sont les biens nécessaires et indispensables pour vivre décemment ? Ne varient-ils pas selon les moments, les cultures... ?), autant de points que L. Cecchet aborde dans une longue introduction (p. 10–47), indispensable et bienvenue, car elle offre l'occasion de définir le cadre conceptuel de l'analyse. L'ouvrage se concentre sur ce que l'auteur appelle le « discours public athénien », c'est-à-dire les tragédies, les comédies, les plaidoyers (publics ou privés), les discours épидictiques et politiques. Il s'agit de sources très différentes, qui, malgré les apparences, relèvent bien du discours public puisque les discours délibératifs d'Isocrate, simples exercices de rhétorique, même s'ils n'ont, semble-t-il, jamais été prononcés en public, étaient censés l'être. On aurait cependant aimé que la notion de « discours public » soit davantage conceptualisée. En effet, que savons-nous des contextes dans lesquels ces textes ont été ou devaient être présentés ? Comment ont-ils été reçus ? Ils appartiennent à des contextes historiques très divers. On peut aussi s'interroger sur l'absence des dialogues de Platon et du corpus socratique, car, même s'il ne s'agit pas, bien sûr, de discours publics au sens strict, nul doute que la représentation de la pauvreté chez Socrate et ses disciples avait un impact sur le *dèmos* athénien et/ou reflétait un de ses aspects. La question aurait pu au moins être posée.

L. Cecchet s'inscrit dans le courant de Pierre Vidal-Naquet (*Le miroir brisé*) qui associe fortement la tragédie au contexte politique (voire démocratique). Elle considère que la tragédie témoigne des représentations et discussions politiques de son temps et c'est dans ce sens qu'elle l'inclut à juste titre dans son corpus. Elle définit le cadre de son sujet : depuis les débuts de la Guerre du Péloponnèse (les années 430) jusqu'aux années 330, c'est-à-dire l'époque où les représentations de la pauvreté

sont les plus nombreuses et les plus complexes. Le souci de cohérence dans l'analyse est louable et explique que l'ouvrage commence par les représentations du mendiant et de la pauvreté dans l'*Odyssée* d'Homère, source incontournable de la tragédie grecque. L'objectif n'est pas d'étudier la société ni l'éthique homérique mais l'usage des images et représentations homériques par les Tragiques. L'auteur oscille constamment entre approche littéraire et approche historique de la question, contrairement à ce que laisse entendre le titre, de thématique plutôt littéraire, et on lui saura gré de ne pas opposer les deux questionnements, nécessairement complémentaires.

Les apports de l'ouvrage sont nombreux : tout d'abord, si l'auteur confirme l'importance d'un groupe de référence pour définir la pauvreté, c'est-à-dire dans l'Athènes classique, les riches qui font de tout citoyen contraint de travailler, un *penês*, elle montre bien que des conceptions contradictoires coexistent dans le discours public : « bonne » pauvreté, active, contre « mauvaise » pauvreté, mendicité. On retrouve cependant, quel que soit le genre littéraire, les mêmes traits caractéristiques de la pauvreté, reflet d'une même conception populaire : le mode de vie modeste, l'isolement social, le retrait de la vie politique, la vulnérabilité face aux humiliations et à la violence. Cet état peut avoir des conséquences contradictoires du point de vue moral (déchéance ou au contraire dignité) que les discours publics et notamment les plaidoyers exploitent.

L'organisation d'ensemble du volume pose cependant problème. D'un part, le plan, thématique-chronologique, oblige à certaines redites, et ne permet pas toujours une approche cohérente des sources. D'autre part, la juxtaposition de l'approche littéraire et de l'analyse historique, féconde du point de vue méthodologique, aboutit parfois à des incohérences de découpages (par auteurs, au chapitre II puis au chapitre IV). Enfin, le terme pauvreté est ambigu et complexe à définir car il n'a pas le même sens selon le contexte, le type de discours, le destinataire dans les sources grecques de l'époque classique. Ces éléments auraient mérité une analyse dès le début de l'ouvrage, pour une mise au point, plutôt que d'être distillés par petites touches, dans les deux derniers chapitres de l'ouvrage. Revenons un peu dans le détail.

Les deux premiers chapitres abordent les discours publics et leurs sources : ils sont précédés d'une brève analyse terminologique : ce bilan permet à l'auteur de se concentrer sur les deux notions de *ptôcheia* et de *penia*, souvent confondues dans les discours mais n'offre aucune approche historique comparative. Dans l'analyse de la figure du mendiant homérique, L. Cecchet reprend toutes les caractéristiques de ce statut particulier, en insistant sur la situation ambiguë du *ptôchos* : il supporte moqueries et insultes des autres, tout en leur donnant à voir la situation qu'ils pourraient connaître. La déchéance sociale est en effet présentée comme un risque pour tous, dès Homère, et devient un argument central de nombreuses tragédies. Mais L. Cecchet en oublie que la pauvreté, stade moins extrême que la mendicité, est aussi présente chez Homère, notamment à travers la figure du porcher Eumée, lui aussi déchu, car fils de roi réduit en esclavage. La figure du mendiant l'éclipse en

partie. C'est aussi la forte continuité entre mendicité homérique et dramatique qui oriente ce choix. Il est possible de dresser un tableau des indices de destitution du mendiant : langage du corps -le mendiant est souvent courbé-, occupation des espaces, souvent marginaux ou liminaires, comme le seuil de la maison, réaction sociale oscillant entre la pitié et la haine, possibilité d'un discours de sagesse. Le devenir de ces représentations de la mendicité chez Euripide fait l'objet du deuxième chapitre. On peut regretter, même si L. Cecchet le justifie dès l'introduction et mentionne très ponctuellement d'autres auteurs, le fait de se concentrer sur ce dramaturge si particulier et l'absence d'analyses poussées comparatives sur Xerxès présenté en haillon dans les *Perses* d'Eschyle ou l'*Œdipe à Colonne* mendiant de Sophocle par exemple. Pour elle, la représentation tragique de la figure du mendiant chez Euripide reflète une perspective critique face à la guerre, très différente des discours officiels de la cité qui se devaient de célébrer la gloire et le courage. Euripide fait du mendiant un vecteur de sagesse, dans un monde dévasté par les conflits, l'Athènes des années 430. L. Cecchet propose d'analyser les mendiants des tragédies d'Euripide comme le reflet de réalités vécues par le public athénien du moment. Sa position face à la pauvreté n'est pas toujours claire. L'empreinte des sophistes est évidente, même si elle n'est pas étudiée dans l'ouvrage, comme l'ensemble des discours philosophiques : le poète pose notamment la question du lien entre statut économique et valeur morale, entre statut économique et pouvoir dans la cité, tout en provoquant la pitié pour les pauvres. Le paysan modeste qui a épousé Electre n'est-il pas dépeint comme un homme noble de par son attitude envers sa femme, princesse, déçue ? La démonstration est convaincante et l'on comprend combien Euripide donne à voir les conséquences d'une défaite militaire. En revanche, aucune véritable « conception » de la pauvreté propre au dramaturge ne semble transparaître, ce qui peut interroger la cohérence des choix poétiques. Le chapitre se termine sur l'analyse de la figure de mendiant chez Aristophane, tout particulièrement dans les *Acharniens*, pièce qui selon L. Cecchet permet d'appréhender la position des « classes populaires » face à la pauvreté. On comprend mal pourquoi l'ensemble des pièces n'est pas convoqué, à cet endroit de l'ouvrage, notamment *Le Ploutos* où mendicité et pauvreté occupent une place de choix, même si les *Acharniens* sont particulièrement pertinents. La pièce de 425 joue sur le mendiant Télèphe et les exigences de paix de Dicoépolis ; la pauvreté constitue cette fois un argument politique de poids pour faire cesser la guerre.

Le chapitre 3 interroge la réalité de la pauvreté dans l'Athènes du IV^e s. av. J.-C. à travers l'approche de la démographie, la politique agricole et extérieure (le devenir de l'Empire), la redistribution des richesses. Des problèmes de cohérence du plan apparaissent, car les sources nécessaires pour traiter de cette question sont sans aucun doute, en plus des historiens, les discours des orateurs attiques dont l'analyse de détail fait l'objet du chapitre suivant. La construction d'ensemble est alors un peu bancale. De plus, ce chapitre revient à reprendre (à l'échelle de l'Attique seulement) un débat historiographique déjà ancien, - l'existence ou non de la fameuse crise du IV^e

s.,- dans un contexte de défaite militaire qui induit nécessairement des difficultés économiques, mais transitoires et ciblées. L. Cecchet a raison d'insister sur l'essor rapide après la guerre du secteur bancaire, sur les revenus importants de la cité après 404, et sur la restructuration de l'économie athénienne. S'il y a bien eu appauvrissement, ce sont avant tout les classes les plus riches, davantage sollicitées pour les contributions (*eisphorai*, liturgies...) qui l'ont subi. Mais il s'agit plus dans ce chapitre d'une synthèse des acquis récents que d'un véritable chapitre nouveau sur le sujet, si bien qu'il aurait pu être intégré à l'introduction ou au chapitre suivant, dans une approche critique des sources.

Le chapitre 4 traite de la pauvreté comme argument de poids dans les discours publics du IV^e s. : L. Cecchet montre bien que ce thème est déjà en vogue dès le V^e s., et ce malgré le manque de sources. Elle reprend le schéma canonique de ce type de discours : les hommes politiques et les généraux sont accusés de passer de la pauvreté à la richesse (par les pots de vin, les cadeaux, le butin...), alors qu'ils entraînent pour le peuple athénien la situation exactement inverse. Elle interroge à juste titre l'ouverture de la société athénienne de l'époque classique : au V^e s. il est difficile d'envisager une forte possibilité d'ascension sociale, si bien qu'on ne peut imaginer un stratège issu de classes populaires. Les représentations diffèrent profondément par la suite. L'auteur distingue deux périodes (403–386 et 355–340) par le biais des sources (Lysias, puis Isocrate et Démosthène). La première est celle de l'essor des accusations d'enrichissement abusif d'hommes politiques dans le contexte de la guerre de Corinthe ; Lysias appelle pauvres des citoyens de haut rang, ambassadeurs, stratèges, ceux soumis à l'*eisphora*, sans rapport avec la réalité de leur situation économique, alors qu'il accuse les hommes politiques de s'enrichir par des pots de vin et la corruption. Dans le contexte très différent de la fin de la guerre des alliés (355–350), Isocrate insiste tout autant sur l'appauvrissement du *dêmos*, en réalité des citoyens possédants qui sont soumis à davantage de pressions fiscales. Dans le *Contre Aristocrates*, Démosthène attaque aussi les leaders politiques qui s'enrichissent aux dépens du peuple, et utilise le terme *ptôchos* pour décrire leur situation d'origine, par hyperbole, franchissant un pas supplémentaire dans l'utilisation rhétorique du *topos* de la pauvreté. En d'autres termes, il s'agit d'un thème très commun, susceptible dans le courant du IV^e s. de parler à tous, le travailleur pauvre, l'artisan en difficulté, le riche accablé d'impôts. Les discours publics jouent de l'ambiguïté de la notion de pauvreté relative. De même, les orateurs usent à la fois de l'argument de la disparition de l'empire et de l'enrichissement des puissants pour s'attacher le *dêmos*. À la question fondamentale, qui étaient les pauvres, qui étaient les riches, posée par le Socrate de Xénophon dans les *Mémoires*, les sources imposent une réponse nuancée et notamment le célèbre développement du *Ploutos* d'Aristophane. *Penia* et *ptôcheia* sont farouchement distinguées dans l'*agôn*, pour prendre le contrepied des usages rhétoriques des discours de la période, qui maniant l'exagération à tout va, clament l'appauvrissement du *dêmos*, la mendicité qui menace le bon citoyen. Le passage valorise la pauvreté active contre la destitution et l'oisiveté du mendiant. C'est une

manière de faire entendre à l'auditoire que nombre d'entre les spectateurs sont *penetês* et non *ptôchoi* (p. 181). Les écrits d'Aristophane comme ceux des orateurs attiques témoignent de l'utilisation constante dans les discours publics de l'argument de la pauvreté, notamment pour promouvoir la guerre. Bien que la situation de la cité ne soit pas critique au IV^e s. et qu'on ne puisse pas noter d'appauvrissement notable de l'ensemble des citoyens, ils se voyaient, se sentaient, se caractérisaient comme pauvres, éléments abondamment exploités par les orateurs. Ce fait s'explique par la notion très relative de pauvreté, par l'absence de groupe de référence fixe, mais aussi par le fort pouvoir émotionnel de cette notion. À tel point que les usages des termes et des représentations de la pauvreté devaient être suffisamment confus pour que *Penia*, dans le *Ploutos* d'Aristophane, remette les choses en place.

Le dernier chapitre est consacré à la rhétorique de ce que L. Cecchet appelle la « bonne pauvreté ». Son analyse du *nomos argias* en fait un moyen de lutte contre la mendicité, mais pas exclusivement. Il aurait été intéressant (mais c'est peut être l'objet de l'article annoncé à paraître en bibliographie sur le sujet) d'aborder les autres indices susceptibles de prouver une intervention de la cité face aux mendiants (la documentation épigraphique est tout aussi ambiguë) et d'interroger plus largement les représentations de la mendicité (via d'autres sources, visuelles, philosophiques). La suite du développement aborde les oppositions systématiquement construites dans les discours publics de l'époque classique entre bonne et mauvaise pauvreté. C'est en quelque sorte le cœur de l'ouvrage car l'éloquence judiciaire utilise de façon systématique les arguments de la pauvreté pour émouvoir les jurés. Les relations entre images de la pauvreté et réalité sont donc primordiales. Les analyses du *Pour l'Invalide* de Lysias et du *Contre Midas* de Démosthène, convaincantes, insistent sur la façon dont les orateurs exploitent les représentations très stéréotypées du pauvre, humble et bon, face au mauvais riche, arrogant. Les discours judiciaires montrent en effet combien richesse et pauvreté sont au cœur des débats et conditionnent les jugements à tel point qu'Isée dans le *Sur la succession de Philoctémon* met en garde contre l'usage excessif de l'argument de la pauvreté. Se pose alors la question du statut économique des jurés que L. Cecchet aborde en conclusion mais qui aurait eu toute sa place dans le chapitre proprement historique (chap. 3), aux côtés d'une réflexion sur les spectateurs du théâtre du V^e-IV^e s. pour étayer la puissance émotionnelle des indices physiques de la pauvreté sur les différents auditoires.

À la question la plus prégnante de l'ouvrage, pourquoi un discours sur la pauvreté dans l'Athènes démocratique, L. Cecchet apporte une réponse en deux temps qui stimulent la réflexion. Elle l'associe tout d'abord aux conséquences de la guerre du Péloponnèse (problèmes économiques, destitutions, présence de captifs de guerre, de vétérans plus nombreux dans la cité). D'après elle, la présence accrue de personnes déchuës aurait affecté et orienté les sujets de discussions des Athéniens. L'essor des orateurs dans la vie politique aurait aussi joué un rôle important. Comme elle le reconnaît elle-même cet argument est induit par le corpus et par la rareté des sources antérieures aux années 430. Elle affirme cependant que cette sensibilité des

Athéniens aux arguments relatifs à la pauvreté n'est pas uniquement conjoncturelle, mais consubstantielle du régime démocratique et donc, structurelle. C'est là son second élément : le nouvel ordre politique inauguré par Clisthène permet aux pauvres de participer aux décisions et à la vie de la cité, d'où l'essor de la notion de « bonne » pauvreté. Comme l'auteur le note cette idée est cependant présente dès les poèmes homériques. Une analyse diachronique aurait permis de comparer les sources du VI^es., rares mais importantes, à celles de l'époque classique et de donner plus de poids à cette interprétation. Il en est de même pour le lien entre discours sur la pauvreté et régime démocratique à Athènes : la confrontation avec d'autres cités (dont Sparte), sur la longue durée, devrait permettre de donner toute sa place à cette conclusion. Sans aucun doute, l'ouvrage de L. Cecchet ouvre de nouvelles perspectives et nourrit efficacement les recherches récentes et difficiles sur la pauvreté en Grèce.

SYLVIE ROUGIER-BLANC
UNIVERSITE TOULOUSE 2 JEAN JAURES (FRANCE)
srougierblanc@gmail.com